

LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN (suite)

Il y a aussi un constat sur l'importance et les limites du sexe auquel on consacre tant de temps et de paroles, et de la bonne bouffe et de la culture, celle du corps comme celle de l'esprit, autres activités prioritaires de notre société dite « avancée ».

On a aboli les valeurs anciennes, on a libéré l'homme et la femme; pour gagner quoi? La vie n'est pas plus satisfaisante sauf quand on aime, et ça ne dure pas, comme le reste d'ailleurs. Somme toute, il est toujours aussi difficile de vivre et on n'a toujours pas trouvé la recette du bonheur ni de sens à la vie.

Quant à savoir jusqu'à quel point il décline, cet empire américain, s'il décline vraiment, il faudrait lire le livre de Dominique. Mais il n'existe pas, il n'a pas été écrit et ne le sera jamais.

Ce qui existe par contre, c'est ce très bon film qu'il faut voir, peut-être aimer, peut-être détester, mais qui va déranger, faire rire un peu et faire penser beaucoup □

Marc Baudouin
Conseiller spécial

Direction des Consultations juridiques
Ministère des Affaires extérieures

POURQUOI J'AI AIMÉ "LE DÉCLIN DE L'EMPIRE AMÉRICAIN"

À ma grande surprise, ce film m'a plu. En effet, cela ne me disait rien de dépenser cinq dollars pour voir un groupe d'hommes et de femmes parler pendant deux heures, et encore moins pour les écouter parler de sexualité. Depuis le temps, on sait bien que nous n'avons plus rien à apprendre des discussions sur le sujet.

C'est vrai, et pourtant ce film de Denys Arcand, qui est à l'affiche à Ottawa et à Hull, a beaucoup à offrir. C'est sans conteste le meilleur film canadien depuis "The Grey Fox" et, à mes yeux, le meilleur du genre que j'ai jamais vu.

Le thème, je dis "thème", car on peut difficilement parler d'intrigue, est maintenant bien connu des amateurs de



cinéma: un groupe de professeurs d'histoire de l'Université de Montréal et leurs amis passent un week-end ensemble dans un somptueux chalet des Cantons de l'Est. Arrivés les premiers au chalet, les hommes préparent le repas et, comme on peut s'y attendre, se mettent à parler de sexualité. De leur côté, les femmes font de l'exercice au centre sportif de l'université et, chose étonnante, mais non moins plausible, en parlent elles aussi. Les deux groupes, composés chacun de huit personnes qui sont les protagonistes du film, sont mer-

veilleusement engageants et aimables, typiques des gens que l'on peut cotoyer à Ottawa ou Montréal.

"Le déclin" est un très beau film, non seulement à cause de ses qualités hollywoodiennes — cinématographie, montage et un scénario de premier ordre — mais surtout à cause des personnages qui nous sont familiers. Il est bon que les Canadiens se voient eux-mêmes ou voient une image plus grande que nature d'eux-mêmes à l'écran.

À mon avis, les succès du film vient de ce qu'il s'adresse à un public beaucoup plus vaste que le public canadien ou québécois, les thèmes qu'il traite — amour, sexualité, amitié, échec, réussite — transcendant les frontières nationales ou culturelles. Si la façon de traiter ces thèmes est tout à fait canadienne, elle n'a rien de provinciale. Par ailleurs, il importe peu que le film décrive fidèlement les valeurs et difficultés des intellectuels montréalais et en ce qui me concerne, je ne prétends certainement pas en juger puisque je ne suis pas québécois. À mon avis, la valeur de ce film réside plutôt dans la façon dont il montre les réactions d'habitants de cette moitié du continent nord-américain à des questions que peuvent comprendre et apprécier tous ceux qui, dans le monde, participent à la civilisation américaine. Bref, "Le déclin" est un bon film sur les Canadiens, mais que l'on peut aimer sans être canadien.

Depuis toujours, nous voyons à l'écran Américains, Britanniques et Français. Ces dernières années, même les Australiens ont fait des films qui touchent un public international. C'est maintenant à leur tour de nous voir à l'écran et je ne crois pas du tout que nous fassions mauvaise figure □

Jim Mitchell